

Une fleur fanée

Il tourna à contrecœur le dos à un paisible et désirable futur, m'abandonnant au profit des services qu'il devait rendre à notre pays. Il m'embrassa, me serra tendrement contre sa peau glaciale et s'en alla. Il marcha vers l'est sur le sentier de gravier, vers le soleil levant, à l'aube du nouveau chapitre de sa vie. De part et d'autre se trouvaient des arbres d'un vert vif, un gazon tendre et des hémérocailles s'épanouissant aux couleurs printanières. Certaines étaient, à la lueur de l'aube, repliées sur elles-mêmes, comme n'osant point encore affronter les rayons du soleil. D'autres, écartant leurs pétales, semblaient vouloir absorber toute forme de vie environnante et en rejeter la beauté. Il s'arrêta, se retourna et me sourit. Cette image m'évoquait la perfection; le ciel d'un bleu pétrole, le soleil orange à l'horizon, la verdure florissante autour de sa silhouette. On pouvait distinguer son visage radieux, l'étincelle scintillante dans ses yeux exprimant la complexité de l'être qui se trouvait devant moi. Mais le tableau s'effaça aussi vite qu'il était apparu. Il n'était plus là.

Ces boches! On m'avait convoqué au front. En soi, cela ne me dérangeait point; c'est le fait d'avoir dû quitter mon épouse qui me chagrinait. Lorsque j'appris que l'on me convoquait, nous nous précipitâmes pour nous passer la bague au doigt. Nous avons donc dû annuler les fêtes nuptiales prévues quelques semaines plus tard, en période estivale. Je la revis immobile sur le porche, les larmes aux yeux, voyant son rêve s'éloigner et se demandant si je reviendrais bien un jour. Le pincement que j'avais ressenti au cœur, lorsque je me retournai pour la contempler une dernière fois, ne s'est toujours pas dissipé. Et me voilà sur le chemin des tranchées. Bientôt je serai enseveli dans la boue, fatigué, affamé et grelottant de froid, en train de lutter pour ma survie au milieu d'un champ de mines et d'une multitude de coups de feu. Afin de me garder en vie et de maintenir ainsi l'espoir de la revoir un jour, il me serait sûrement nécessaire de prendre la vie d'un ou de plusieurs soldats adverses. Un des premiers instincts de l'humanité est de tuer pour survivre; il me faudrait faire tout autant. L'homme innovant doté de réflexion n'est-il donc point capable de se détacher de cette sauvagerie animale? N'a-t-il pas évolué? Qu'en est-il des remords lorsqu'on enlève la vie d'un homme? Ne se désole-t-il pas en pensant à la famille du défunt qui attendra à jamais son retour? Telle est la guerre, sadique, elle nous force à mener des actions cruelles pour sauver notre peau. Quelle en serait donc la meilleure déconvenue pour moi? Mourir rapidement, sans souffrance, ou bien alors survivre en étant hanté par les crimes que j'aurais commis pour éviter de succomber?

La pluie martelait sur le carreau des vitres. Mon regard vide se posa au loin, là où le ciel sombre et menaçant semblait s'éclaircir. Mais le déluge ne s'arrêtait pas. Voilà six mois qu'il

était parti, et je n'avais toujours pas reçu de ses nouvelles. Mon quotidien, sans l'avoir à mes côtés, était fort difficile à vivre, mais je m'y habituais peu-à-peu. Par contre, l'absence d'informations sur son état me rongeaient. Je lui avais envoyé tant de lettres, je m'étais tant inquiétée, sans qu'il me réponde. La pensée qu'il ignorait mes écrits était aussi pénible que d'imaginer son corps rigide enterré parmi tous les autres. Je sentis une douleur au ventre, un petit être prenant vie en moi. Serait-t-il de retour pour assister à la naissance de son premier enfant? Quel monde cruel. On lui avait enlevé ce qui allait devenir les beaux mois de sa vie sans remords pour, à la place, lui faire vivre ce qui deviendrait ses pires souvenirs. Le ciel continuait à se déverser sur le pavé. Les feuilles des arbres prenaient des couleurs de plus en plus chaudes, que l'on pouvait à peine discerner à travers le déluge. Je me retournai et me rassis à côté du fourneau, remettant des bûches dans le feu. J'observai le doux brasier qui s'agrandit en m'envoyant une vague de chaleur. A cause de l'averse désordonnée qui martelait le toit, je n'entendais plus le rythme régulier et reposant du pendule. Le petit me gardait éveillée.

Que ses lettres me faisaient du bien! Elles offraient une lueur d'espoir à mes pensées moroses. Cela faisait un an que je l'avais quittée, un an que je ne l'avais plus revue. Je m'étais rué, chaque matin, vers le courrier pour lui demander ma part : je repartais attristé un jour, jovial l'autre. Je lui répondis aussi régulièrement qu'il m'en était possible, mais le papier se faisait mince, mon temps libre moindre encore sans compter la censure qui s'était débarrassée de mes écrits, si bien qu'aucune de mes lettres ne lui est parvenue. Comme elle devait s'inquiéter, la pauvre! Non seulement nous forçaient-ils de risquer nos vies au front, mais en plus ils nous coupaient tout contact avec notre famille! Je m'en voulais de lui faire vivre mon absence de manière si rude, mais j'en voulais encore plus à la France et à cette guerre pour nous avoir forcés à se retrouver dans une telle situation. Ma fille était venue au monde il y a quelques mois de cela, et je regrettais jusqu'à la fin de mes jours de n'avoir pas pu soutenir son adorable mère lors de sa grossesse et de son accouchement, comme de n'avoir pas pu tenir le nourrisson dans mes bras lors de ses premiers jours. La verrais-je lors de ses premiers pas ? Entendrais-je ses premiers mots ? Il le fallait. On m'avait déjà trop confisqué.

Je m'efforçais de le garder hors de mes pensées ; il ne devait plus être de ce monde. Pourtant, à chaque fois que je regardais ma petite, elle me faisait penser à ses yeux et à son sourire. Chaque jour je m'étais réveillée avec le simple espoir qu'il m'écrirait; chaque nuit je m'étais couchée les larmes aux yeux, me demandant ce qu'il était bien devenu. Je ne pouvais vivre ce cauchemar plus longtemps, il me fallait faire face à la tragique réalité: il ne reviendrait point. Pourquoi me donnerais-je la peine de continuer à lui envoyer mes pensées et mon amour? Mes lettres ne finiraient qu'enterrées à côté de son corps rigide. Le Gros prenait soin de nous désormais. Il fallait bien quelconque père pour s'occuper de ma perle. La présence d'un homme pour gérer la maison m'était également quelque peu réconfortante. Il n'était pas bien aimable, mais il nous permettait d'avoir chaque soir du pain sur la table. Il devait avoir pitié

de nous, lui qui avait été exempté. Il avait perdu sa famille jeune, et avait essentiellement utilisé la pension de ses parents pour se nourrir : il se trouva alors sans sou et sans maison. Lui ne souffrait pas du froid, son épaisse couche de graisse lui permettait de vivre toute l'année dans les rues. Par pitié, mais également pour combler l'espace vacant, je lui proposai d'emménager chez nous. De plus, le bûcheron du bas du sentier avait besoin d'un nouvel apprenti, la main d'œuvre se faisant rare en ces temps de guerre.

C'était une journée monotone, comme elles étaient toutes devenues. On m'avait placé comme garde-frontière. Je marchais des kilomètres avec un autre subordonné, d'un pas démotivé, nous traversâmes une fois de plus les bois. Nos occupations étaient mornes, nos heures de service plus mornes encore, et je devins, négligeant peu-à-peu le danger présent quelques mètres plus loin, une victime de mon ennui. Quelques semaines auparavant, l'on disait que les boches utilisaient un gaz qui rongeaient la peau. On commença à déplorer plusieurs victimes du « gaz moutarde ». Des foutaises! Depuis le temps que j'avais passé au front, jamais n'avais-je été mis en danger. En réalité ce n'était qu'un faux combat : nous passions l'intégralité de notre temps à espionner l'ennemi. Je n'avais pas entendu de coup de feu pendant des semaines, je ne m'inquiétais point. C'était cette négligence même qui, lorsque je sifflotai un jour de manière nonchalante dans les bois, me fut fatale. Je m'écroulai au sol le souffle bloqué. L'intégralité de ma peau me brûlait. Lorsque je me réveillai, je me trouvais dans une salle bondée d'unijambistes, d'aveugles et de sourds. Je fermis aussitôt les yeux : j'étais bel et bien devenu une victime de cette guerre. La douleur était insoutenable, mais elle n'était pas comparable à celle que j'éprouvais en constance dans mon cœur. Ce n'était que plusieurs semaines plus tard, après avoir enlevé mes bandages, que je pus observer ce qui restait de mon corps. J'étais manchot, mais, bien que boitillantes, je pouvais me servir de mes jambes. De larges vésicules se trouvaient ça et là, rendant ma peau bossue et irritée. Le terme « gueule-cassée » était fort malheureusement devenu approprié pour décrire mon visage. Je remis un nouveau bandage et quittai le bâtiment ; on ne prenait plus désormais bien soin de moi, ma vie n'étant plus en danger et ma réhabilitation à court terme impossible. Je me trouvai donc libéré de toutes charges et de tous services, j'étais libre de rentrer chez moi. Je me précipitai vers la station d'autobus pour entamer au plus vite le long voyage qui m'attendait.

Pour la première fois en de nombreuses années je me sentais heureuse. Elle était extrêmement lucide pour son âge, j'en étais si fière. Elle savait parler, compter, chanter à merveille. Je lui cuisinais ses plats favoris, nous rigolions ensemble derrière le dos du Gros, lorsqu'il partait couper le bois. Parfois je me surprénais en train de l'admirer, perdue dans mes pensées en la comparant à son père ; ces pensées partaient aussi vite qu'elles étaient venues. Assurément aurait-il été fier d'elle, mais il était bien loin désormais. Elle était si belle, si riieuse et si taquine. Nous allions tous les jours nous promener dans les bois, jusqu'à la rivière, pour nous baigner. Elle me giclait, éclatait de rire en se couchant dans l'eau fraîche ; cette fillette était bel et bien ma source de vie. Elle ramenait tous les soirs un petit bouquet d'hémérocailles,

soigneusement cueillies par ses petites mains, pour décorer notre chaleureuse cabane. Le Gros, souvent, s'en débarrassait, ce qui me portait quelques fois à imaginer son père à sa place. On aurait eu de vraies noces, un deuxième enfant. Mais je ne devais pas rêver d'idéal, mais plutôt me contenter de ce qui se trouvait devant moi. J'embrassai ma fillette sur le front et me couchai, le sourire aux lèvres.

Il était quatre heures de l'après-midi, mais pourtant tout était sombre. Le ciel était noir, menaçant, il ne laissait pas passer de lumière. Ce tenait donc au miracle que le déluge ne se soit pas encore déversé sur nos têtes. J'étais à une centaine de mètres de son sourire rayonnant. Je verrais enfin ma brillante fille. Le ciel gronda. Je ne pouvais plus distinguer le sentier glissant, recouvert de feuilles mortes qui rendaient mes pas instables. Je pouvais presque deviner les lumières de la hutte. D'un coup, le ciel s'écroula. Le rideau de pluie était épais, rendant la vue difficile à travers l'obscurité. Je vis enfin le cabanon. Ce porche! Comme je m'étais réjoui de le franchir! Ce heurtoir! J'avais attendu si longtemps pour pouvoir l'entendre à nouveau. Je pris l'anneau de tirage et me figeai. Par la fenêtre, je l'aperçus, vieille, ridée et fatiguée, souriante pourtant, assise à table avec Le Gros, et, au bout, une charmante fillette, coquette et craquante. Le trio mangeait du poulet, éclatant de rire à la lueur de la flamme mourante dans le fourneau. L'averse redoubla de force. Les éclats de rire chaleureux persistaient, plus bruyants encore que l'eau qui se déversait sur le porche. Je contemplai ma fille quelques instants encore. Puis, tout en silence, je quittai le porche et retournai sous le déluge. Il était ravageur, nettoyant les saletés accumulées pendant des mois, arrachant les vieilles fleurs. Le ciel nettoyait la terre, emportant les feuilles mortes dans les égouts. Les vieux débris coulaient pour faire place à une vague purifiante. Je me laissai porter par le vent qui me poussait à travers l'eau fraîche. Elle me faisait du bien, rinçait mes habits, nettoyait mes plaies. Je fermis les yeux et levai la tête. Mes larmes coulaient sur mon visage souillé et finirent perdues parmi l'inondation qui prenait place autour de moi.

Le Gros ramena de la volaille. Il avait reçu une prime exceptionnelle pour ses services rendus ce mois et il avait choisi de nous faire plaisir. C'était que la petite avait rarement goûté à la viande, plus rarement encore en avait-elle joui d'un copieux festin. Elle observa Le Gros d'un air curieux lorsqu'il dépluma le poulet. Elle saliva à mes côtés lorsque je le mis au feu. Le festin fût fantastique, l'ambiance chaleureuse renforcée par le temps qu'il faisait dehors. La viande était grasse et savoureuse, on en mangea à souhait. Lorsque nous fûmes tous rassasiés, je levai la tête pour observer le déluge qui commençait à se déverser. J'entraaperçus un homme, dont la silhouette m'était familière, que j'avais presque totalement oublié. D'un coup, la sensation de bien-être que j'avais ressentie ces derniers mois s'estompa, laissant place à un pincement au cœur. La gorge sèche, je me levai, marchai d'un pas hésitant jusqu'à la fenêtre. Il était parti. Je scrutai de plus belle. Toujours rien. Je me retournai et me rassis, perdue dans mes pensées. Eux n'avaient rien remarqué; ils rigolèrent, encore pleins de joie suite à leur copieux repas. Je débarrassai les couverts et allai les rincer sous la pluie. L'eau coulait sur les saletés, les emportant dans le flot. Etait-il bel et bien revenu? Non ce n'était

pas possible. Je frottai les tâches de graisse. Pourquoi était-il venu jusqu'au porche, sans frapper à la porte, pourquoi repartir ensuite? Grelottante, je retournai au chaud pour observer la petite. Peut-être bien qu'il était en vie après tout. L'espoir que je croyais perdu à jamais soudain flambait à nouveau en moi. Il était revenu, j'en étais désormais certaine. Mais il avait fui après nous avoir vus. Je me précipitai hors du cabanon et courus en bas du sentier, criant de toutes mes forces. Les rafales de vent faisaient siffler les feuilles des arbres tout en m'envoyant dans le visage les mortes qui gisaient au sol quelques minutes plus tôt. Trempée au milieu de l'obscurité, je me trouvai soudain sans repères. Je m'arrêtai, tournai sur moi-même. J'étais au milieu du tumulte.

Il fallait que je les quitte. Je devais laisser ce paisible ménage poursuivre sa tranquille existence. Si j'intervenais, cela sèmerait la confusion. Elle avait réussi à m'oublier, à poursuivre sa vie. Elle serait une formidable mère, j'en étais persuadé. Comment pouvais-je même rêver de revenir dans sa vie ? Personne ne peut vivre son quotidien aux côtés d'une gueule-cassée. La fillette aurait peur. C'était désormais à mon tour de les oublier, pour leur bien. Oh combien je voulais retourner à la cabane et les serrer tendrement dans mes bras. Non, non, il me fallait avancer. Elle se débrouillerait beaucoup mieux sans moi dans sa vie. Je devais rester un agréable souvenir de sa jeunesse. Je fis un pas en avant. Mais tout d'un coup, venant de nulle part, j'entendis sa voix. Je l'avais reconnue distinctement, malgré toutes ces années sans elle. Je rebroussai inconsciemment chemin. Mon cerveau m'ordonna de m'éloigner, mes jambes, de rentrer chez moi. Plus j'y pensais, plus je me précipitais. Elle se trouva soudain devant moi.

Il m'avait entendu. Il était là, quelques mètres plus loin. Plus il se rapprochait, plus j'arrivais à le distinguer à travers la pluie. C'était lui, assurément. Il n'avait plus de bras gauche. Son alliance devait donc toujours être autour d'un doigt défoncé, quelque part enterré dans le sang et dans la boue. Le pauvre. La guerre lui avait enlevé toute sa beauté physique et ses traits attirants. Je le reconnaissais, certes difficilement. L'obscurité me forçait à me rapprocher pour pouvoir l'observer plus précisément. Le charmant visage qu'embellissait auparavant mes journées se trouvait enfin devant moi. Mais ce n'était de loin plus le même. Le côté droit de sa tête était brûlé, noir, avec quelques grosses vésicules jaunes surgissant au milieu de la peau morte. Son nez était tordu, le bout avait été sectionné. Il n'avait plus de lèvres. La peau nue recouvrait les quelques dents qui restaient. Je le regardai finalement dans les yeux. La lueur présente témoignait de la douleur qu'il avait endurée en mon absence, de celle qu'il avait ressentie lors de la tragique attaque dont il avait été la victime. Il tenta de m'adresser un sourire. Son amour pour moi, que j'avais mis en doute dès son absence, était toujours présent, puissant et indestructible. Il avait beau avoir perdu son visage et son bras, il n'avait peut-être pas perdu son cœur et son âme. Mon regard plein de compassion se perdit alors dans le sien. Il recula, se retourna et se précipita dans le tumulte. Je courus. Attends ! Attends ! Trempée sous l'averse ravageuse, je m'assis, hors de souffle. Cette fois-ci, il était parti. Et ne reviendrait jamais. Le ciel gronda au-dessus de moi.

Je courus aussi vite que je pouvais à travers le déluge. Il fallait que je m'éloigne d'elle. Quelques minutes plus tard, je m'assis sous un arbre. Je revoyais en constance l'expression que peignait son craquant visage en me dévisageant. Jamais ne m'étais-je senti si misérable. Son regard était abattu, désolé, plein de pitié. Il me forçait de me précipiter loin d'elle. Je n'aurais jamais dû revenir hanter ses pensées. De plus, cette rencontre m'avait fait plus de mal que de bien. J'avais désormais le cœur brisé, l'espoir d'un retour paisible chez moi anéanti. J'avais beau être perdu et sans espoir, il ne fallait pas que j'emporte mes filles dans ma détresse. Elles auraient une fantastique existence sans ma présence, c'était une certitude. Je n'étais plus qu'un déchet sapé par la guerre. Seul, manchot, amoché. Autant être mort que vivant.

Le soleil se couchait, l'ombre du cabanon grandissant sur le sentier. J'étais assise dans mon fauteuil, sur le porche, en train d'admirer la douce soirée estivale qui se profilait. Il n'aurait jamais dû revenir. Je m'étais enfin habituée à son absence, mais désormais, depuis son bref retour, je m'inquiétais pour lui. J'avais le cœur serré en repensant à la manière dont il était défiguré. Il hantait désormais davantage mes pensées. L'air était clair, le ciel sans nuage. On pouvait voir des kilomètres à l'horizon. Ma fille venait de finir sa première année d'école. Elle grandissait si vite et m'amenait tant de fierté. Quel dommage qu'elle n'ait pas connu son père. Mon regard se posa sur les hémérocailles qui se fanaient au crépuscule. Demain, de nouvelles pétales surgiront, grandiront et mourront au coucher du soleil. Celles qui tentaient de résister à la nuit rompaient leurs cycles et ne renaissaient point à l'aube. Il les avait plantées, quelques mois avant son départ. Il finit pourtant comme certaines de ces fleurs ; lorsque la guerre sombre et meurtrière se présenta à lui, il garda ses pétales grands ouverts, ne laissant à l'aube que des restes de sa beauté initiale. Il avait tenté de renaître, le lendemain, dans mon jardin. Sans succès hélas.